

 [HTTP://ORCID.ORG/ 0000-0002-6259-732X](http://orcid.org/0000-0002-6259-732X)

KATARZYNA DYBEL  
Université Jagellonne  
katarzyna.dybel@uj.edu.pl

## Soigner la mélancolie au Moyen Âge : conseils et remèdes tirés des romans arthuriens français des XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>

Treating Melancholy in the Middle Ages: Advice and Remedies Offered by 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup>  
Century French Arthurian Romances

**Abstract:** The author analyses the selected 12<sup>th</sup> and 13<sup>th</sup>-century French Arthurian romances as an example of *locus medicinalis*, i.e., the meeting place of literature and the medical knowledge of the time, where literary fiction intersects with the medical reality, for which melancholy was one of the major challenges. Like medicine, literature takes up the challenge, by seeking to describe the symptoms of melancholy, to define its causes and above all to propose an effective treatment to relieve it. In the romances analyzed, the concept of melancholy is similar to that of acedia, the vice of the soul manifested by boredom, indifference, fatigue, and exhaustion of the heart. The condition was attributed to the activity of the demon of acedia, called *daemon meridianus* by Cassian and Evagrius of Pontus.

In the Arthurian romances analyzed in the article, in which acts of psychological and spiritual nature are of main importance, the treatment of melancholy is based on the holistic Christian vision of man, according to which the state of mind, soul, and body influence each other. Cathartic tears, memory healing, friends' support, the presence of the beloved, joy that chases away sadness, prayer, conversion, confession, and pilgrimage prove to be more efficient than theriac, electuary, or any medicine.

**Keywords:** melancholy, French literature of the Middle Ages, demon of acedia, *daemon meridianus*, *locus medicinalis*

**Mots-clés :** mélancolie, littérature française du Moyen Âge, le démon de l'acédie, *daemon meridianus*, *locus medicinalis*

---

<sup>1</sup> Je remercie chaleureusement M<sup>lle</sup> Wanda Rapacka de la correction linguistique de cet article.

## O leczeniu melancholii w Średniowieczu: rady i terapie zaczerpnięte z francuskich powieści arturiańskich XII–XIII wieku

**Abstrakt:** Autorka analizuje wybrane francuskie powieści arturiańskie z XII i XIII wieku jako przykłady *locus medicinalis*, czyli miejsce styczności literatury i ówczesnej wiedzy medycznej, gdzie dochodzi do przecięcia fikcji literackiej i rzeczywistości medycznej, dla której melancholia stanowiła jedno z głównych wyzwań. Podobnie jak medycyna, literatura także podejmuje to wyzwanie, starając się opisać objawy melancholii, określić jej przyczyny, a przede wszystkim zaproponować skuteczną, mogącą przynieść ulgę terapię. W analizowanych powieściach pojęcie melancholii zbliżone jest do acedii, patologicznego stanu duszy i umysłu, przejawiającego się smutkiem, obojętnością, zmęczeniem i wyczerpaniem serca. Stan ten przypisywano działaniu demona acedii, zwanego przez Kasjana i Ewagriusza z Pontu *daemon meridianus*.

W analizowanych w tym artykule powieściach arturiańskich, gdzie ważne są przede wszystkim działania o charakterze psychologicznym i duchowym, leczenie melancholii oparte jest na holistycznej, chrześcijańskiej wizji człowieka, zgodnie z którą wzajemnie oddziałują na siebie stan umysłu, duszy i ciała. Oczyszczające łyzy, uzdrowienie pamięci, wsparcie przyjaciół, obecność ukochanej osoby, radość odpędzająca smutek, modlitwa, nawrócenie, spowiedź i pielgrzymka okazują się skuteczniejsze niż triaki, maści, balsamy czy jakiegokolwiek inne lekarstwa.

**Słowa kluczowe:** melancholia, literatura francuskiego średniowiecza, demon acedii, *daemon meridianus*, *locus medicinalis*

La mélancolie frappe souvent à la porte de l'univers arthurien dépeint par les romanciers français des XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles. *Persona non grata*, hôte inattendu et accablant, elle vient mettre le désordre dans les corps, les âmes et les esprits, mais aussi dans les structures sociales.

Ce trouble-fête importun se transforme en épreuve difficile à laquelle sont confrontés les plus grands personnages de cet univers, y compris le roi Arthur. La fiction littéraire rejoint ici la réalité médicale de l'époque, pour laquelle la mélancolie est aussi l'un des défis majeurs. La littérature, tout comme la médecine, veut relever ce défi, en cherchant à décrire les symptômes de la mélancolie, à définir ses causes et surtout à proposer un traitement efficace pour la soulager. Grâce à ce croisement, l'œuvre littéraire se présente comme une sorte de *locus medicinalis* – lieu de rencontre de la littérature avec le savoir médical de l'époque. C'est ce caractère thérapeutique inscrit dans les romans arthuriens français choisis des XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles que j'aimerais analyser dans cet article.

## Être mélancolique dans le monde arthurien

Avant d'aborder le traitement de la mélancolie, il convient de préciser ce qu'on entend par mélancolie dans les textes analysés. En effet, comme le remarque Jean Starobinski, « non seulement les thérapeutiques se modifient d'âge en âge, mais les états désignés sous le nom de mélancolie ou de dépression ne sont pas identiques » (Starobinski 2012, 20). Dans les romans étudiés, cet état se manifeste par un chagrin persistant, des craintes, du découragement, par la perte du sens de la

vie, la paralysie de la volonté et du désir, l'épuisement des énergies vitales, la crise de la foi et de l'espérance, et quelquefois par des accès de colère et d'agressivité. Il est à remarquer que le terme de « mélancolie » (qui, selon Jean Starobinski, est conservé par le langage médical depuis le V<sup>e</sup> siècle av. J.-Ch.) (Starobinski 2012, 21) se rencontre rarement dans les textes que j'ai analysés ; en revanche, on y utilise fréquemment le substantif *langor* pour désigner l'état de mélancolie<sup>2</sup>. Quant au mot *mélancolie*, le plus souvent, il désigne en ancien français la folie – par exemple chez Yvain, dans le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes (env. 1177–1180), où nous trouvons l'un des premiers emplois attestés de ce terme<sup>3</sup>. Il existe donc une évolution sémantique du mot « mélancolie » ; je ne l'étudierai pas ici.

Aux sources de la mélancolie arthurienne se trouvent la tristesse et les mauvaises pensées. Les théologiens et les philosophes les ont étudiées dès les premiers siècles de l'Antiquité chrétienne. On les associait surtout à l'état que les Pères grecs de l'Église, en commençant par Évagre le Pontique (env. 345–399) et Jean Cassien (env. 365–435), appelaient « acédie » (ἀκηδία) – mal de l'âme se manifestant par l'ennui, l'indifférence, la fatigue, l'épuisement du cœur. Appliqué d'abord à certaines déformations de la vie monastique orientale, ce terme d'acédie deviendra par la suite synonyme de *torpor animi*. Quelques siècles plus tard, saint Thomas d'Aquin le définira comme la tristesse menant à la mort.

Évagre le Pontique (considéré parfois comme le premier philosophe de l'acédie) en décrit les symptômes dans son *Traité des huit esprits de malice* : une peur non fondée et exagérée en face des obstacles, la difficulté à être ordonné, la paresse, l'inconstance, l'aversion vis-à-vis des personnes laborieuses et la propension à perdre son temps. Jean Cassien y ajoutera *horror loci* : l'aversion envers le lieu où réside la personne atteinte par l'acédie. Dans un autre traité, *Sur les pensées*, Évagre attribue l'acédie à l'action de deux démons : le démon « vagabond » ou « errant » (connu aussi sous le nom de « démon de midi », le fameux *daemon meridianus*)<sup>4</sup> et aussi le démon de la tristesse, qui fait sombrer dans le désespoir celui qu'il tourmente en lui rappelant sans cesse les fautes commises jadis. Évagre le décrit ainsi :

Tous les démons apprennent à l'âme à aimer le plaisir : seul le démon de la tristesse n'accepte pas de le faire, mais va jusqu'à détruire les pensées de ceux qui sont dans la place, re-tranchant et desséchant tout plaisir de l'âme au moyen de la tristesse, [...] s'il s'implante davantage, il engendre des pensées qui conseillent à l'âme de s'évader, ou qui la contraignent à fuir au loin (Évagre le Pontique 1998, 193).

De leur côté, les théologiens du Moyen Âge occidental considéraient la tristesse comme un état pathologique relevant de l'affectivité. Au XIII<sup>e</sup> siècle, saint Thomas d'Aquin a consacré cinq questions de sa *Somme Théologique* (I–II, q. 35–39) à la tristesse et à la douleur, en analysant leur nature, leur origine, leurs conséquences et les remèdes pour les traiter. Dans la question 37 il note que la

<sup>2</sup> Par exemple : « Par lui sui je cheüz en ceste langor », dit le Roi Pêcheur dans *Perlesvaus* (*Le Haut Livre du Graal Perlesvaus* 1972, 170).

<sup>3</sup> Voir à ce propos Tilliette 2017, 134–142.

<sup>4</sup> C'est Jean Cassien qui, en évoquant le verset 6 du Psaume 91, a comparé l'acédie au biblique « démon de midi ». Origène appelait ce type de mauvais esprit « démon voyageur ».

tristesse nuit plus au corps que les autres passions de l'âme, puisqu'elle empêche le mouvement vital du cœur. Et dans la question 38, il formule des conseils connus aujourd'hui comme les cinq remèdes de Thomas d'Aquin contre la tristesse : le premier est de s'accorder quelque chose qui nous fasse plaisir ; le deuxième est de pleurer ; le troisième est de partager sa peine avec un ami ; le quatrième est de contempler la vérité ; le cinquième est de prendre un bain et de dormir.

La recherche d'un traitement efficace à cette tristesse et aux pensées destructrices figure non seulement dans les traités de philosophie ou de théologie, mais aussi dans les textes arthuriens que j'ai analysés. Voyons donc les conseils et remèdes que ces romans proposent.

## La saignée

Même si l'on considère souvent que la saignée a fait carrière dans l'Antiquité et après la Renaissance, le Moyen Âge ne l'a pourtant pas ignorée<sup>5</sup>. Préconisée par l'École de Salerne, louée par Hildegarde de Bingen, elle occupe une place importante parmi les traitements médiévaux de la mélancolie. Une évocation discrète de cette pratique apparaît vers la fin du texte d'*Erec et Enide*, premier roman de Chrétien de Troyes (env. 1170). Le narrateur y relate le séjour de la cour arthurienne à Roais, mentionnant que le roi Arthur avait reçu la saignée dans ses appartements privés<sup>6</sup>. Certes, il ne dit pas explicitement que ce traitement avait pour but de soulager la mélancolie du roi, mais immédiatement après, il évoque sa grande tristesse et son inquiétude du fait de la dégradation de sa cour qui ne compte plus que cinq cents chevaliers (cf. vv. 6410–6415) ; on peut donc en déduire que la saignée lui a été appliquée en raison de son état mélancolique. On ne précise pas comment elle fut appliquée ni quel en fut l'effet.

## Les larmes purificatrices et la guérison de la mémoire

Dans plusieurs textes analysés on considère que les larmes apportent un soulagement aux maux de la mélancolie. Il faut voir ce remède dans le contexte de la culture médiévale où les larmes étaient dotées d'un pouvoir cathartique et libérateur. La théologie médiévale leur attribuait même un sens spirituel profond<sup>7</sup>, en proposant toute une spiritualité des larmes : le don des larmes était considéré comme un signe manifeste de conversion, de libération et de purification de l'âme

<sup>5</sup> À propos de la pratique de la saignée aux XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, voir par ex. : Philippe 1855.

<sup>6</sup> Cf. Chrétien de Troyes. *Erec et Enide* 1992, vv. 6405–6409.

<sup>7</sup> Cf. Nagy 2000. C'est bien au Moyen Âge que le Missel romain instaure la prière pour demander les larmes, « *Pro petitione lacrimarum* », et ensuite le Concile de Trente (Session XIV, chap. II.) « reprend cette démarche, qui souligne la dimension inspirée du langage des larmes : il exprime non pas les brisures d'une sensibilité, mais le don de la grâce divine répandu par un canal purifié du péché » (Miquel 2007, 54).

et de l'esprit, préparant l'homme à recevoir la grâce<sup>8</sup>. C'est bien l'expérience de Perceval dans le *Conte du graal* de Chrétien de Troyes<sup>9</sup> (env. 1180–1181) : lors de la rencontre avec son oncle ermite, il éprouve l'influence thérapeutique des larmes. Les paroles du narrateur permettent de découvrir le rôle transformant des larmes versées par le protagoniste dès sa rencontre avec le cortège des pénitents qui lui parlent de la confession et de la pénitence. Tout d'abord :

Ce que Percevaus oï ot  
lo fait plorer, et si li plot  
que au saint home alast parler.

[Les paroles qu'il venait d'entendre  
font pleurer Perceval. Il a décidé  
d'aller parler au saint homme] (vv. 6241–6243),

et ensuite :

Atant a Deu s'antrecommandent,  
que nule rien plus n'i demandent.  
Et cil en son chemin s'an entre,  
qui sospire del cuer del ventre  
por ce que mesfaiz se santoit  
vers Deu, dont molt se repantoit.  
Plorant s'an va vers le boischaige.

[Alors ils se recommandent à Dieu,  
sans plus s'adresser de questions,  
et lui s'engage sur son chemin,  
en soupirant du fond de l'âme,  
parce qu'il se sentait coupable  
envers Dieu et qu'il s'en repentait.  
Il s'en va en pleurant vers la forêt] (vv. 6257–6263)

Perceval est toujours en pleurs quand il arrive à l'ermitage (cf. vv. 6274–6279). Ses larmes parlent plus que les paroles et ce langage paraverbal ne trompe pas. Lors de la confession, le protagoniste révèle l'état de son âme (cf. vv. 6305–6312) : il y règne une grande tristesse qui s'est emparée de lui cinq ans auparavant, après l'échec de sa visite au château du Graal où il n'a pas posé la question attendue. La conséquence immédiate de cette tristesse fut l'oubli de Dieu l'entraînant dans une errance fiévreuse qui ont fait de lui un chevalier réputé mais fort malheureux ; un chevalier triste qui a perdu le sens et la joie de ses quêtes et de sa vie. Tel était l'état de l'âme et de l'esprit de Perceval avant l'arrivée à l'ermitage. Après la confession (toujours accompagnée de larmes), le fils de la tristesse se transforme en fils de la joie et le narrateur constate la métamorphose de Perceval

---

<sup>8</sup> Les Pères grecs parlaient dans ce contexte de *penthos* et de la doctrine de la componction – cf. Hausherr 1944. Comme le remarque Charles Bernard, le *penthos* signifie le regret et le deuil du salut perdu, tout en impliquant une double perception : celle du bien que l'on désire et celle du mal qui en éloigne (cf. Bernard 1973, 121).

<sup>9</sup> Je me réfère à l'édition : Chrétien de Troyes. *Le Conte du Graal* 1990. Toutes les citations de ce roman, aussi bien en ancien français qu'en français moderne, proviennent de cette édition.

quand celui-ci est invité par l'ermite à participer à la liturgie : « [...] ensi remest et si oï / lo servise et molt s'esjoï » [« [...] resta donc et il entendit / le service divin et il fut plein de joie » – vv. 6417–6418]. Les larmes qui participent à l'action de la grâce divine chassent la tristesse, l'égarément intérieur et les mauvaises pensées du héros – tous trois symptômes de mélancolie aussi bien dans le langage médical que littéraire de l'époque.

Cette purification par les larmes va de pair avec ce qu'on pourrait appeler la purification ou la guérison de la mémoire. La tristesse mélancolique de nombreux héros est ravivée au souvenir lancinant de paroles ou d'événements douloureux. Le processus de la guérison consiste donc à purifier la mémoire des souvenirs accablants et paralysants, et non pas à les refouler selon un mécanisme de défense, au sens freudien du terme (ce qui, nota bene, peut conduire à la névrose). Perceval ne repousse pas dans l'inconscient les représentations liées à ce qui l'accable ; il s'ouvre à l'action de la grâce divine – docilement et sans lui faire obstacle. C'est elle la cause de sa guérison qui s'accomplit au plus profond de l'âme du héros.

### La joie qui guérit, la présence qui sauve

Dans l'épisode d'*Erec et Enide* qui relate le séjour d'Arthur et sa cour à Roais (cf. vv. 6407 ss.), la tristesse mélancolique du roi cesse seulement avec l'arrivée d'Erec et de ses compagnons. La joie qui accompagne cette arrivée et la présence fortifiante des nouveaux venus devient un remède efficace contre les pensées accablantes et l'isolement du roi.

Le motif de la joie qui guérit la mélancolie intervient aussi dans le *Conte du graal* de Chrétien de Troyes, lors du séjour de Gauvain au château des Trois Reines (cf. vv. 7500 ss.). Ayant libéré le château d'un maléfice, Gauvain reçoit en récompense tout ce dont pourrait rêver le seigneur d'un château puissant. Tout, sauf la liberté, car selon la coutume, personne ne peut quitter le château libéré – même pour aller à la chasse. De ce fait, Gauvain sombre dans une tristesse persistante qui l'empêche de jouir de son pouvoir et de la compagnie des autres. La guérison vient par l'intervention de la Reine la plus âgée, en fait la grand-mère de Gauvain. Elle possède le don de rendre joyeux tout son entourage. Comme le souligne le narrateur, c'est la joie dont elle est porteuse qui guérit Gauvain de sa mélancolie. Sa présence suffit à rendre sa joie de vivre à Gauvain.

Dans le *Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes<sup>10</sup> (env. 1177–1180), la joie causée par la nouvelle que Guenièvre n'est pas morte rétablit les forces de Lancelot voué à la tristesse qui l'avait mené à une tentative de suicide (cf. vv. 4400–4406). Et dans la suite du récit, c'est la joie causée par le retour de Lancelot qui redonne les forces au vieux roi Bademagu (cf. vv. 4440–4441). Dans le même ouvrage, la joie vient au secours des habitants d'une cité libérée par Lancelot (cf. vv. 2674–2687) : elle fait retrouver les forces et l'espoir aux habitants exténués par un long siège. Nous assistons à tout un spectacle de joie qui s'oppose au spectacle

<sup>10</sup> Je me réfère à l'édition : Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la charrette* 1992. Toutes les citations de ce roman, aussi bien en ancien français qu'en français moderne, proviennent de cette édition.

de tristesse et de découragement présenté auparavant, lors du siège : les gens dansent dans les rues et sur les places, les cloches des églises sonnent à la volée, on entend partout des rires et de joyeuses causeries. Le pronom « tous », employé à plusieurs reprises, souligne le caractère collectif de cette joie qui envahit la ville libérée. Chose curieuse, la joie est ici non seulement une manifestation du rétablissement mais aussi la cause de ce rétablissement qui s'opère chez les habitants. Une fois de plus, c'est une joie qui libère des pensées mélancoliques. Il est à remarquer que Chrétien de Troyes propose dans ses romans non seulement toute une poésie de la joie mais aussi une sorte de thérapie par la joie, qui traite efficacement la mélancolie.

## Thérapie par l'art

Nous trouvons dans le *Lancelot en prose* (première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, texte anonyme) un épisode qui témoigne du pouvoir thérapeutique de l'art et plus précisément de la peinture, bien utile dans le traitement de la mélancolie. L'art comme thérapie n'a pas été inventé par les romanciers ni par les médecins du Moyen Âge. Il existait déjà dans les temps bibliques ; par exemple, dans le Premier Livre de Samuel<sup>11</sup> (cf. 1 S 16, 14–23), est relatée l'histoire du roi Saül tourmenté par un mauvais esprit qui provoquait chez le roi une maladie de l'âme et de l'esprit. Saül éprouve un état étrange qui se manifeste par une tristesse mélancolique et des accès d'agressivité. Seul le son de la cithare peut l'apaiser, alors ses serviteurs lui disent: « Voici qu'un mauvais esprit de Dieu te cause des terreurs. Que notre seigneur en donne l'ordre et les serviteurs qui t'assistent chercheront un homme qui sache jouer de la cithare : quand un mauvais esprit de Dieu t'assailira, il en jouera et tu iras mieux » (1 S 16, 15–16). On a amené à la cour David et celui-ci, chaque fois que l'esprit assaillait le roi, « prenait la cithare et en jouait ; alors Saül se calmait, il allait mieux et le mauvais esprit s'écartait de lui » (1 S 16, 23).

Les textes littéraires médiévaux donnent aussi des témoignages du pouvoir curatif de la musique. Ainsi *Vita Merlini* (écrite en latin, en 1148, par Godefroy de Monmouth) où l'on trouve la description de la folie du roi Merlin le Breton, folie marquée par une tristesse mélancolique. Merlin sombre dans le désespoir à cause des atrocités de la guerre et de la mort de ses trois frères : « C'est alors », dit le narrateur, « qu'il est saisi d'un étrange accès de folie tandis qu'il lance à tous les échos ses plaintes désespérées »<sup>12</sup>. Il s'enfuit ensuite dans la forêt de Calédonie, en y menant la vie d'un « homme des bois » (p. 19). La forêt calme sa douleur, mais la tristesse augmente quand l'hiver arrive. Un jour, l'envoyé de la sœur de Merlin, Ganiada, retrouve Merlin et pour gagner sa confiance commence à jouer de la lyre sur un mode plaintif :

<sup>11</sup> Toutes les citations proviennent de la *Bible de Jérusalem* 1984. Au temps de la rédaction du Livre de Samuel, et aussi dans les siècles suivants, on considérait la musique comme un moyen efficace de chasser les mauvais esprits auxquels on attribuait le fait de causer les maladies psychiques (cf. *ibid.*, 330, note d).

<sup>12</sup> Geoffrey de Monmouth 2008, 18. Toutes les citations proviennent de cette édition.

[...] par ce biais il parvient à charmer le devin qui s'est radouci et se complaît dans la compagnie du chanteur. Merlin se lève promptement, tient au jeune homme d'aimables propos et le prie de reprendre le poème qu'il vient de déclamer. L'envoyé approche ses doigts de la lyre et satisfait à sa demande en chantant une seconde fois. En lui jouant une fois de plus la même mélodie, il oblige notre homme, séduit par la douceur de l'instrument à renoncer peu à peu à sa folie. Voici donc que la mémoire revient à Merlin, qu'il se rappelle qui il est et ce qu'il a coutume d'être [...] (p. 27–28).

Dans les textes arthuriens vernaculaires des XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, ce sont – plus que la musique – les arts plastiques qui interviennent comme instrument de guérison. Dans le *Lancelot en prose*<sup>13</sup> on relate l'histoire de Lancelot emprisonné par Morgane la jalouse dans son château de Val-Périlleux. Fidèle à son amour pour Guenièvre, Lancelot résiste aux avances de Morgane qui le fait prisonnier. La privation de la liberté fait sombrer le protagoniste dans un état mélancolique : il renonce à boire et à manger, ne quitte pas son lit, cesse de réagir, bref, il semble être sur le point de mourir. Un jour, un hasard heureux fait qu'il aperçoit à travers la grille de la fenêtre de sa prison un homme en train de peindre l'histoire de la fuite d'Énéas (cf. p. 52). Cette vue fait naître en lui le désir de peindre sur les murs de la chambre où il est emprisonné l'histoire de son amour pour Guenièvre. L'idée, bien qu'imprudente et fatale dans ses conséquences, se montre un moyen efficace de guérison. Absorbé par le travail créatif, il se lève de son lit, commence à boire et manger et trouve l'apaisement de sa tristesse et de sa nostalgie d'abord dans l'acte de peindre, puis dans celui de contempler l'image de sa bien-aimée. Cet épisode révèle l'influence thérapeutique de l'art : d'une part l'image contemplée de l'amante devient un « substitut » de la personne réelle, évoquant le souvenir de celle-ci et prolongeant sa présence. De l'autre, le fait même de créer fournit au mélancolique un soulagement, et déclenche une sorte de mécanisme de défense qui mène à la sublimation des sentiments. Précisons qu'il ne s'agit pas ici de l'art-thérapie au sens moderne du terme, où l'on propose aux personnes en difficulté de produire des œuvres artistiques grâce auxquelles elles entrent dans un processus de transformation (cf. Klein 2010, 5). Ce type d'art-thérapie, réalisé sous la direction d'un art-thérapeute, suppose un projet conscient dans lequel le thérapeute introduit le malade. Il en est autrement pour Lancelot qui éprouve le pouvoir curatif de l'art au plus profond de son être, de façon inconsciente mais efficace.

## La confession et la conversion

Les textes analysés proposent un regard holistique sur l'homme, supposant l'équilibre entre les forces physiques et spirituelles. Dans plusieurs ouvrages, l'aspect spirituel du traitement de la mélancolie est au premier plan, avec la prière, l'ascèse, et surtout la confession et la conversion. C'est le cas de Perceval, dans le *Conte du graal* de Chrétien de Troyes : paralysé par une impuissance spirituelle qui fait naître en lui la tristesse, le désarroi et le désir de la mort, il se confesse

<sup>13</sup> Je me réfère à l'édition : *Lancelot* 1980.



à son oncle ermite, ce qui ouvre la voie à sa guérison<sup>14</sup>, permettant à l'ermite de diagnostiquer le mal qui l'a atteint (cf. vv. 6318–6340). La raison profonde en est son péché d'indifférence devant la douleur de sa mère, ce qui a causé la mort de celle-ci. Le mal de Perceval est un mal de l'âme qui – selon l'ermite – peut être guéri par la contrition, un regret sincère (exprimé ici par les larmes), l'aveu des péchés, la confiance en la Miséricorde divine et la pénitence. L'état de Perceval révélé lors de la confession, mais aussi la nature de sa quête qui, au lieu de le perfectionner, le dégradait et l'éloignait de la transcendance, ne sont pas sans rappeler cette quête vagabonde causée par le démon de la tristesse et le symptôme de *horror loci* décrit par Évagre le Pontique. La confession, remède proposé à Perceval, s'avère être, en fait, une sorte d'exorcisme qui rétablit dans la grâce et coupe les racines du mal.

Dans la *Quête du Saint Graal*, roman anonyme de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, Lancelot à son tour fait l'expérience de la guérison lorsque, épuisé et écrasé par son double échec dans la quête du Saint Graal, il arrive chez un vieil ermite. À deux reprises en effet il a été exclu de la vision du Saint Graal : la première fois, le Saint Vaisseau s'est manifesté en sa présence, mais ses yeux étaient tellement alourdis par le péché qu'il ne l'a pas vu. La deuxième fois, Lancelot s'est rendu près d'une vieille chapelle où résidait le Saint Graal, mais celui-ci s'est caché à ses yeux tandis qu'une voix sévère lui interdisait de rester dans l'endroit sanctifié par la présence du Graal<sup>15</sup>. Exclu du nombre des élus à qui il est donné de voir le Saint Graal, le protagoniste éprouve un choc psychologique et spirituel, marquant le début de sa conversion. L'impuissance dont il fait l'expérience le pousse à chercher de l'aide auprès d'un ermite. L'épisode du séjour de Lancelot à l'ermitage est concentré autour du motif de la guérison spirituelle, dont les conditions sont définies de façon bien précise : « Et puis qu'il [Notre Sires] est si debonaires qu'il est adés prest de recevoir cels et celes qui a lui revienent, sachiez que il ne vous refusera ja, se vos vos offrez a lui en tel manière com je vos di, de veraie confession de bouche et de repentance de cuer et en amendement de vie » (p. 65) [« Puisqu'il [Notre Sire] a la bonté d'agrèer ceux qui reviennent à lui, sachez qu'il ne vous refusera pas, si vous vous offrez à lui comme je vous l'ai dit : en vraie confession de bouche et repentance de cœur et amendement de vie » (p. 109)]. La confession qui suit, tout comme celle de Perceval, s'effectue dans une atmosphère de confiance et de paix profonde et la longue description de son déroulement permet au narrateur d'expliquer le sens et l'importance du sacrement de pénitence, montré comme un canal de la grâce qui guérit. Le texte littéraire s'engage ainsi dans la grande discussion théologique du XIII<sup>e</sup> siècle portant sur l'élaboration de la doctrine hamartiologique (du grec *ἁμαρτία* – « le péché »). Il importe de souligner que le personnage de l'ermite n'est pas une figure de guéris-

<sup>14</sup> Il est à souligner que le texte – avec les paroles du narrateur et de l'ermite – fait une nette différence entre le « conseil » et la « confession ». Le premier ne peut pas remplacer la seconde et l'efficacité du conseil donné par l'ermite dépend de la sincérité de la confession de Perceval.

<sup>15</sup> Cf. *La Queste del Saint Graal* 1980, 61. Toutes les citations en ancien français de ce roman proviennent de cette édition. Les citations en français moderne proviennent de l'édition : *La Quête du Graal* 1965.

seur – le texte précise explicitement que c’est Dieu qui opère la guérison. L’ermite n’est qu’un médiateur, un guide spirituel qui, par ses conseils, ouvre la voie à la guérison. Dans la suite de l’épisode, est mentionnée la transformation spirituelle radicale du protagoniste, rejaillissant même sur son aspect physique : Lancelot était arrivé chez l’ermite « mornes et pensis et tant dolenz que nus plus » (p. 62) [« tout pensif et morne et dolent » (p. 107)], mais en quittant l’ermitage, il rayonne de joie et ne ressemble plus en rien à l’homme brisé par la tristesse et le manque d’espoir.

## Pèlerinage et miracle

Dans la partie initiale de *Perlesvaus*<sup>16</sup>, roman anonyme de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le roi Arthur sombre dans la mélancolie ; elle paralyse non seulement sa volonté et son désir d’accomplir des actions de chevalerie, mais elle contamine aussi de tristesse tout son entourage. Voici comment le narrateur décrit cet état étrange du monarque :

Li rois Artuz fu .x. anz en tel point com ge vos di, ne n’estoit nus rois terriens tant loez comme il, tant que une volentez delaianz li vint, e commença a perdre le talent des largescs que il soloit fere. Ne voloit cort tenir a Noël, ne a Pasques, ne a Pentecoste. Li chevalier de la Table Reonde, qant il virent son bienfet alentir, il s’en partirent e commencerent sa cort a lessier. De trois .c. e .lxx. chevaliers q’il soloit avoir de sa mesniee, n’avoit il ore mie plus de .xxv. au plus. Nule aventure n’avenoit mes a sa cort. Tuit li autre prince avoient leur biensfez delaiez por ce q’il veoient le roi maintenir si foiblement. La roïne Guenievre en estoit si dolente qu’ele ne savoit conroi de li meïsme (p. 25–26).

[Après la mort de son père, le roi Arthur avait mené l’existence la plus louable et la plus sage, et tous les princes et les grands seigneurs prenaient l’exemple sur lui. Cela dura dix ans, et il n’y avait nul roi au monde d’aussi grande réputation que lui. Mais un jour, sa volonté se trouva comme paralysée, et il perdit le désir de se montrer généreux. Il n’avait plus envie de tenir sa cour, ni à Noël, ni à Pâques, ni à la Pentecôte. Voyant ses bienfaits se raréfier, les chevaliers de la Table Ronde se dispersèrent et commencèrent à délaisser la cour. Des trois cent soixante-dix chevaliers qu’il avait habituellement auprès de lui, il n’en conserva que vingt-cinq tout au plus. Aucune aventure n’arrivait plus à la cour. Et tous les autres princes, au spectacle de sa déchéance, cessèrent à leur tour de se bien conduire. La reine Guenièvre était si consternée par cette situation qu’elle ne savait plus que faire (p. 125)].

Conscient de son mal, le roi décide de se rendre à la chapelle Saint Augustin (évangéliste de l’Angleterre) pour y demander la grâce de la guérison. Guenièvre l’encourage à faire ce pèlerinage, persuadée de son efficacité, car tant d’autres y ont déjà trouvé le secours. Ses paroles confirment l’intuition spirituelle du roi qui prend la ferme résolution de partir sans tarder, tout armé et sans chevalier, à la recherche de la chapelle et de l’ermite. Dans le contexte du motif de la guérison, auquel est lié dans cet épisode celui du pèlerinage, il importe de

<sup>16</sup> Je me réfère à l’édition : *Le Haut Livre du Graal Perlesvaus* 1972. Toutes les citations de *Perlesvaus* en ancien français proviennent de cette édition. Les citations en français moderne proviennent de l’édition : *Perlesvaus. Le Haut Livre du Graal* 1989.

souligner la foi des héros : celle du roi malade et celle de Guenièvre qui cherche du secours pour son époux.

Passons sur les aventures que rencontre Arthur lors de sa quête. Le pèlerinage est fructueux : le roi fait l'expérience d'une conversion profonde et trouve le réconfort dans les paroles de l'ermite. Contrairement aux situations analogiques de conversion de Perceval et de Lancelot précédemment évoquées, le motif de la confession du protagoniste n'est pas abordé lors de la visite du roi Arthur à la chapelle Saint Augustin. L'intervention de l'ermite se limite à des conseils et avertissements qui aideront le roi à vaincre son mal acédique et à retrouver les qualités morales et spirituelles d'autrefois. La pleine guérison va s'effectuer bientôt, après une autre intervention miraculeuse. En revenant à Carduel, Arthur entend – au plus profond de la Forêt Blanche – une voix mystérieuse qui lui dit : « Artu, li rois de la Grant Breteigne, molt puez estre joiex en ton cuer de ce que Dex m'a envoie a toi. E si te mande que tu tiegnes cort au plus tost que tu porras ; car li siecle, qui enpiriez est par toi e par le delaiement de ton bienfet, en amendera molt » (p. 45) [« Arthur, roi de la Grande Bretagne, sois heureux, Dieu m'a envoyé vers toi ! Il t'ordonne de tenir ta cour le plus tôt possible, car le monde, que ta déchéance a conduit si bas, y trouvera grand profit ! » (p. 141)]. Et subitement la tristesse n'a plus d'emprise sur Arthur, ce dont témoignent les paroles du narrateur : « La voiz se test atant, e li rois fu molt joianz en son cuer de ce qu'il l'ot oïe » (p. 45) [« La voix se tut alors, et le roi éprouva une grande joie de l'avoir entendue » (p. 141)]. La guérison s'accomplit et elle sera durable : revenu à Carduel, le roi annonce à la reine : « [...] onques mes n'oi plus grant talent de bien fere que ge é ore, ne d'oneur, ne de largesce » (p. 46) [« [...] jamais plus qu'à présent je n'ai éprouvé le désir de bien faire et de me montrer valeureux et généreux » (p. 141)]. C'est la fin de la mélancolie : Arthur retrouve les forces et l'équilibre de l'esprit, et son royaume – la splendeur d'autrefois.

Il serait difficile de ne pas voir dans cet épisode une sorte de paraphrase littéraire de la réflexion théologique sur l'acédie. Le même état d'esprit, les mêmes symptômes : la paralysie de la volonté et du désir, le découragement et la tristesse. L'auteur de *Perlesvaus* ne se contente pas de décrire les symptômes de ce mal acédique du roi, mais il propose une voie concrète de guérison, à savoir le pèlerinage. Celui-ci s'inscrit parfaitement dans le message théologique des textes arthuriens qui parlent du Saint Graal, mais aussi dans la catégorie romanesque de la quête. En général, une simple quête d'aventures aide les héros, victimes de la mélancolie, à se distancer des mauvais souvenirs, briser l'isolement, sortir de la stagnation et à retrouver la confiance en soi. Cependant la quête seule ne suffit pas. Le pèlerinage ajoute à ses effets psychologiques bienfaisants une dimension métaphysique, faisant intervenir la catégorie de la grâce et du miracle.

## Conclusions

Dans les textes étudiés, les causes et les manifestations de la mélancolie sont multiples. Chose curieuse, la littérature prend ici ses distances avec le savoir médical de son époque qui cherchait la raison de la mélancolie dans une dyscrasie

humorale, la fameuse atrabile censée être, depuis l'Antiquité, à l'origine de ce mal. Les textes étudiés ne mentionnent pas non plus la possible influence des astres sur l'humeur des héros. Cette théorie a été élaborée au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>, mais on ne la retrouve pas dans les ouvrages ici analysés.

Le traitement de la mélancolie relaté dans les textes arthuriens est fondé sur la vision chrétienne et holistique de l'homme selon laquelle l'état de l'esprit, de l'âme et du corps s'influencent réciproquement – c'est tout l'être qui doit être pris en compte et pas seulement l'une de ses composantes. Ainsi donc, on ne soigne pas la mélancolie dans le monde arthurien avec des médicaments comme la thériaque ou des électuaires, souvent appliqués pourtant par les médecins de l'époque. Non, dans les textes arthuriens, ces remèdes ne trouvent presque pas d'application. On insiste, en revanche, sur les traitements d'ordre psychologique et spirituel. Les larmes cathartiques et la guérison de la mémoire, le soutien donné par les amis, la présence de la personne aimée, la joie qui chasse la tristesse, la prière, la conversion, la confession et le pèlerinage se révèlent bien plus importants que les médicaments ou la saignée.

Grâce au motif de la mélancolie, le roman médiéval fait découvrir sa dimension thérapeutique – au sens étymologique du terme où *θεραπεία* (du grec ancien « cure ») renvoie à l'idée de prendre soin de quelqu'un et suggère même tout un art visant à porter le secours. Il ne s'agit pas d'un traitement purement symptomatique, mais plutôt d'une sorte de traitement de fond; on cherche à comprendre les causes de la maladie et à les éradiquer. Il s'agit donc moins d'adoucir les symptômes que de supprimer ce qui les provoque. Par ailleurs, il serait difficile de passer sous silence la dimension théologique de ce traitement, bien présente dans les textes étudiés. La théologie semble être ici une sorte d'*alter ego* de la médecine, cet « autre moi » de l'art de guérir au sens de Cicéron, pour qui l'*alter ego* était un ami digne de confiance.

Le héros arthurien touché par la mélancolie a dû affronter son mal, en menant un combat dangereux. Il avait bien des chances de sortir vainqueur de cette confrontation, car, bien que paralysé dans sa volonté et son activité, il cherchait – parfois intuitivement – à se battre pour son identité, tout en étant docile à l'action de la grâce, et se laissait guider vers la guérison. Il est à remarquer que le motif de la guérison favorise ici la métamorphose du héros mélancolique : celui-ci, de la figure passive de l'impuissance, se transforme en figure dynamique du chevalier errant, pénitent ou pèlerin. Tout en restant fragile, il ne se laisse pas accabler par sa frénésie et sort vainqueur de son épreuve, montrant par son exemple qu'il est possible de vaincre la mélancolie.

---

<sup>17</sup> Cf. Roch 2017, 304 ; Klibansky, Panofsky et Saxl 1989. Suivant cette théorie, l'on considère que les sanguins dépendent de Jupiter, les flegmatiques de la Lune ou de Vénus, les colériques de Mars, les mélancoliques de Saturne.

## Bibliographie (References) :

### Textes étudiés :

- Chrétien de Troyes. 1990. *Le Conte du Graal*. Édition critique d'après le manuscrit 354 de Berne, traduction, présentation et notes Charles Méla. Paris : Librairie Générale Française.
- Chrétien de Troyes. 1992. *Erec et Enide*. Édition critique d'après le manuscrit B. N. fr. 1376, traduction, présentation et notes de Jean-Marie Fritz. Paris : Librairie Générale Française.
- Chrétien de Troyes. 1992. *Le Chevalier de la charrette ou Le roman de Lancelot*. Édition critique d'après tous les manuscrits existants, traduction, présentation et notes Charles Méla. Paris : Librairie Générale Française.
- Geoffrey de Monmouth. 2008. *La vie de Merlin*. Traduit du latin par Isabelle Jourdan. Rennes : Éditions La Part Commune.
- Lancelot*, t. V. 1980. Édité par Alexandre Micha. Genève : Droz.
- La Queste del Saint Graal*. 1980. Édité par Albert Pauphilet, 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>ère</sup> éd. 1923). Paris : Champion.
- La Quête du Graal*. 1965. Édition présentée et établie par Albert Béguin et Yves Bonnefoy. Paris : Éditions du Seuil.
- Le Haut Livre du Graal Perlesvaus*, t. I: *Text, Variants, and Glossary*. 1972. Édité par William A. Nitze et T. Atkinson Jenkins. New York : Phaeton Press.
- Perlesvaus. Le Haut Livre du Graal*. 1989. Traduit par Christiane Marchello-Nizia [dans :] *La Légende arthurienne. Le Graal et la Table Ronde*, sous la direction de Danielle Régner-Bohler. Paris : Laffont, 117–309.

### Textes consultés :

- Évagre le Pontique. 1998. *Sur les pensées*. Édition du texte grec, introduction, traduction, notes et index par Paul Géhin, Claire Guillaumont et Antoine Guillaumont. Paris : Cerf.
- La Bible de Jérusalem*. 1984 (1<sup>ère</sup> éd. 1973). Traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem. Paris : Cerf.

### Ouvrages critiques :

- Bernard, Charles. 1973. *Vie morale et croissance dans le Christ*. Roma : Università Gregoriana Editrice.
- Hausherr, Irénée. 1944. *Penthos : la doctrine de la componction dans l'Orient chrétien*. Roma : Pontificium Institutum Orientalium Studiorum.
- Klein, Jean-Pierre. 2010. *L'art-thérapie*. Paris : PUF.
- Klibansky, Raymond, Panofsky, Erwin, Saxl, Fritz. 1989. *Saturne et la mélancolie*. Paris : Gallimard.
- Miquel, Frédéric. 2007. « La sécularisation des larmes mystiques au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ». *Littératures classiques*, n° 1 (62) : 51–63, <https://www.cairn.info/revue-litteratures-classiques1-2007-1-page-51.htm> (accès : 28.09.2021).
- Nagy, Piroška. 2000. *Le don des larmes au Moyen Âge. Un instrument spirituel en quête d'institution* (Vème-XIIIème siècle). Paris : Albin Michel.

- Philippe, Adrien. 1855. *Histoire de la saignée et des révolutions qu'elle a subies depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Vitry : Imprimerie, lithographie et librairie de F.-V. Bitsch.
- Roch, Jean-Louis. 2017. « La mélancolie des pauvres ». *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 33 : 303–326, <http://journals.openedition.org/crm/14799> (accès : 18.09.2021).
- Starobinski, Jean. 2012. *L'encre de la mélancolie*. Paris : Seuil.
- Tilliette, Jean-Yves. 2017. « Les fous d'amour au Moyen Âge, de Tristan au Roland furieux ». *Poésie*, n° 1 (159) : 134–142, <https://www.cairn.info/revue-poésie-2017-1-page-134.htm> (accès : 28.10.2021).